



Beyrouth fantôme

un film de Ghassan Salhab

أشباح بيروت

EN VERSION RESTAURÉE LE 11 DÉCEMBRE



shellac



Beyrouth fantôme

UN FILM DE Ghassan Salhab

1998 - Drame - France, Liban - 116 min. - version originale arabe

Fin des années 80.

Le conflit libanais semble s'éterniser. Après une longue absence, Khalil ressurgit à Beyrouth. Il y a plus de dix ans, lors d'un combat, profitant de la confusion, il s'était fait passer pour mort et avait disparu sous une fausse identité... Mais Beyrouth est une petite ville. Ils sont de plus en plus nombreux à le reconnaître.

CONTACTS

PROGRAMMATION

Léo Gilles

programmation@shellacfilms.com

MARKETING & COMMUNICATION

Kevin Monteiro

programmation@shellacfilms.com



PRESSE

Annie Maurette

annie.maurette@gmail.com

avant

autour de *Beyrouth fantôme*

Une vie entre deux siècles. Fixons-là un instant vers la fin des années quatre-vingt du précédent siècle, le vingtième du nom. La fin d'une décennie que nous pensions être la toute dernière ligne droite d'une guerre (in)civile. Je vivais alors entre Paris et Beyrouth, ou, du moins, à Paris et à Beyrouth, à tour de rôle. J'avais tout juste trente ans, mon cheminement s'inclinait chaque jour un peu plus vers le cinématographe (oui, ce mot), mais si j'avais effectivement écrit une fiction qui se déroulait à Beyrouth, un franc élan me manquait pour franchir le pas, pour oser me jeter. Instinctivement, si je puis dire, je sentais que ce n'était pas encore mon/le temps de la fiction. Muni d'une caméra vidéo Hi8 et de plusieurs cassettes, j'avais décidé de filmer frontalement plusieurs personnes, proches et inconnus, de plus ou moins ma génération, je leur posais quelques questions que je croyais alors être des plus simples parce que directes. Que faisaient-ils les "premiers jours" ? Où étaient-ils ? Quel était leur quotidien ? Ont-ils du se déplacer ? Ont-ils pu ? Quelles étaient alors leurs aspirations ? Qu'en est-il aujourd'hui ? Ce n'est que bien plus tard que j'ai saisi que non seulement ce n'était pas encore le moment pour de telles questions ou pour toute autre question, mais surtout que je n'étais pas prêt moi-même à (me) les poser. La caméra est une chose étrange, elle établit un bien étrange rapport au monde, à vos « semblables » d'autant plus. Vous les observez, comme s'ils appartenaient à une autre espèce. Familiers et étrangers à la fois. Plus je filmais, plus j'accumulais des « témoignages », plus je réalisais que c'était sans issue et que nul montage n'en sortirait. Je prenais des notes sonores et visuelles, je les accumulais. J'avancais à tâtons. A travers leurs mots, je cherchais les miens. Je voulais à tout prix mettre des mots, des phrases, faire sens.



Je n'étais pas encore à l'écoute du silence, de leur silence, encore moins du mien. Je n'étais pas plus à l'écoute de l'entre. Je suppose que ce cheminement m'était nécessaire. Ces notes ont « disparu » suite à un mauvais archivage, négligence personnelle. Mais nous le savons, rien ne disparaît réellement, tout se transforme, disait “le vieux de la montagne” (Sheikh al jabal). Ainsi, quelques années plus tard, la guerre plurielle solennellement achevée (nul besoin de préciser ici ce qu'il en est vraiment de ce soi-disant achèvement), la fiction écrite avait resurgi, et avec elle ces traces analogiques. Réécrivant ce scénario, et repensant à ces témoignages (que je n'avais plus revus, que je ne pouvais revoir), je m'étais arrêté sur cette observation d'Antonio Munoz Molina : “Il y a des expériences dont la fiction ne peut pas rendre compte. Alors on doit utiliser l'autre grand discours narratif – le témoignage et la confession.”

Il m’a fallu des mois pour saisir que ces deux grands discours narratifs, pour reprendre les termes de Molina, ne s’opposaient pas. Au fil du travail, la frontière me semblait même de plus en plus poreuse, sans jamais cesser d’exister pour autant — le franchissement de toute frontière est un geste fondateur, révélateur. Bien entendu, mon premier long métrage en fut pleinement témoin. Les “acteurs” avaient traversé le temps de ces guerres, ainsi pouvaient-ils en parler, tout en se glissant dans une fiction. En se dédoublant, ils ouvraient un champ de réflexion, de questionnement, et ce champ se devait de rester ouvert. Plaie. Plus que tout, je redoutais et continue de redouter le conclusif, le point final qui ne serait qu’un simulacre à force de lassitude. Nulle parole ne serait être définitive, m’étais-je dit. Ouvrir, au risque de se perdre encore plus dans la complexité des choses et des êtres. Tel un fleuve divisé ou démultiplié en plus d’un affluent, eux-mêmes démultipliés, fragmentés, en autant de cours. Écoutant les “acteurs” de ce film en devenir, mais aussi les nombreuses personnes rencontrées (parfois filmées, archives perdues elles aussi), l’évidence d’un récit, ou plutôt d’une Histoire plurielle s’imposait à moi. Histoire(s) du Liban, me disais-je. Et j’avais failli alors intituler ainsi ce film. Je me disais que si les vainqueurs écrivent l’Histoire, qu’en est-il quand il n’y a que vaincus (certes de différentes grandeurs) ? Qu’en est-il quand le champ et le hors champ, pour utiliser une des obsessions du cinématographe, se retrouvent tous deux obstinément dans le même hors champ ?

Ghassan Salhab



<i>Beyrouth fantôme</i>	(1998)
<i>Terra incognita</i>	(2002)
<i>Le dernier homme</i>	(2005)
<i>(Posthume) - court-métrage</i>	(2007)
<i>La montagne</i>	(2010)
<i>La vallée</i>	(2015)
<i>L'encre de Chine - court-métrage</i>	(2016)
<i>La rivière</i>	(2021)
<i>Une rose ouverte / Warda</i>	(2019)

Ghassan Salhab

Né à Dakar, Sénégal, en 1958. En dehors de ses propres réalisations, il collabore à l'écriture de scénarios et enseigne dans différentes universités au Liban. Il a réalisé neuf longs métrages, ainsi que plusieurs "essais", tous sélectionnés dans différents festivals ou expositions internationaux. Le Festival International de La Rochelle, les JCC de Tunis, la Cinémathèque du Québec et le Festival International de Cine Guanajuato, lui ont consacré une rétrospective. Il est également auteur de deux ouvrages : FRAGMENTS DU LIVRE DU NAUFRAGE (2012, Amers Editions) et À CONTRE-JOUR (DEPUIS BEYROUTH) (2021, de l'incidence éditeur), ainsi que différents textes publiés dans différentes revues spécialisées.

Beyrouth fantôme

UN FILM DE Ghassan Salhab

avec DARINA AL JOUNDI, AOUNI KAWAS, CAROLE ABBOD, RABIH MROUÉ, HAMZA NASRALLAH

écrit et réalisé par GHASSAN SALHAB

produit par SERGE BAUDOUIN, ALINE PÉLISSIER et GHASSAN SALHAB

image JÉRÔME PEYREBRUNE

son PATRICK ALLEX, VINCENT COMMARET et FLORENT LAVALLÉE

montage GLADYS JOUJOU

restauration MICROCLIMAT



shellac

shellacfilms.com